

YVES CHARNET

LA TRISTESSE  
DURERA TOUJOURS



Extrait de la publication



LA TRISTESSE  
DURERA TOUJOURS

## DU MÊME AUTEUR

### CHANTIER LYRIQUE

- Proses du fils*, Postface de Jacques Borel, La Table Ronde, 1993.
- Rien, la vie*, La Table Ronde, 1994.
- Cœur furieux*, La Table Ronde, 1998.
- Mon amour*, La Table Ronde, 2001.
- Proses du fils*, Édition revue et corrigée, Préface de Denis Podalydès, La Table Ronde, coll. « La Petite Vermillon », n° 167, 2002.
- Petite Chambre*, La Table Ronde, 2005.
- Lettres à Bautista*, La Table Ronde, 2008.
- Miroirs de Julien L.*, Au Diable Vauvert, 2012.
- Le Divorce*, Belin, coll. « L'Extrême contemporain » (à paraître en 2013).

### CHANTIER CRITIQUE

- Baudelaire*, Nathan, coll. « Balises/Les écrivains », 1991 (épuisé).
- Baudelaire, nouveaux chantiers*, Jean Delabroy & Yves Charnet (éd.), Presses universitaires du Septentrion, coll. « Travaux & recherches », 1995.
- Le poète que je cherche à être*, Cahier Michel Deguy, Yves Charnet (éd.), La Table Ronde/Belin, 1996.
- Olivier Rolin*, textes réunis par Yves Charnet, *Scherzo*, n° 18-19, 2002 (épuisé).
- Jacques Ancet, *Entre corps et pensée*, anthologie composée et préfacée par Yves Charnet, *Écrits des Forges/Le Dé bleu*, coll. « L'Idée bleue », 2007.

YVES CHARNET

# LA TRISTESSE

DURERA TOUJOURS



LA TABLE RONDE

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2013.  
ISBN 978-2-7103-7003-1.

[www.editionslatableronde.fr](http://www.editionslatableronde.fr)

## *Dire et redire*

*« Cette mélancolie respire jusque dans les Femmes d'Alger, son tableau le plus coquet et le plus fleuri. Ce petit poème d'intérieur, plein de repos et de silence, encombré de riches étoffes et de brimborions de toilette, exhale je ne sais quel haut parfum de mauvais lieu qui nous guide assez vite vers les limbes insondés de la tristesse. En général, [Delacroix] ne peint pas de jolies femmes, au point de vue des gens du monde toutefois. Presque toutes sont malades, et resplendissent d'une certaine beauté intérieure. »*

Charles Baudelaire, *Salon de 1846*.

*« Ce fut seulement aux abords de la quarantaine que je commençai à comprendre. Il n'est pas bon d'être tellement aimé, si jeune, si tôt. Ça vous donne de mauvaises habitudes. On croit que c'est arrivé. On croit que ça existe ailleurs, que ça peut se retrouver. On regarde, on espère, on attend. Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. »*

Romain Gary, *La Promesse de l'aube*.

*« Dire et redire encore, redire autant de fois que la redite s'impose, tel est notre devoir qui use le meilleur de nos forces et ne prendra fin qu'avec elles. »*

Louis-René des Forêts, *Pas à pas jusqu'au dernier*.

*« Il n'est même pas sûr qu'existe quelque chose, pour l'espèce humaine, comme le deuil. »*

Pascal Quignard, *Vie secrète*.

« Il était temps que tu viennes... Yves... J'avais peur que tu m'oublies... »

J'embrasse quelque chose. Ni la joue, ni les os.

Je pose, sur une épaule sans épaule, ma main.

« Vous êtes la personne que j'aime le plus au monde.  
Madame G. »

« Madame G., vous m'entendez ? »

Cette raideur qui ralentissait, pour articuler, sa mâchoire engourdie. Oreille encore en état ; encore un peu. Elle arrivait à peine à déglutir ; presque plus à parler.

« Vous m'entendez ? »

Ma façon de grignoter des gâteaux secs. Ogre compulsif. Elle parle encore de mon enfance. Entre mémoire & murmure. Elle me redit que son mari m'aimait. Affection renfrognée ; tendresse bourrue.

On entrevoyait l'âme à travers la peau. La peau devenue fragile, si friable. La peau comme transpercée par du rien.

Il n'y avait plus, sur ma paume, que cette main usée. Cette main des mots imprononcés. Comme un poème muet sur ma peau.

Je n'avais pas fini mon verre de jus d'orange. De la pulpe, sur le rebord, juste à l'endroit où j'avais bu. Serviettes en papier froissées ; petit plateau en argent.

Millimètre par millimètre la vie se retire de ce corps désormais alité. Ce corps-lit. Rien de plus paisible que cette momie – cette âme emmaillotée comme un mourisson.

Je ne l'ai jamais appelée par son prénom. Jamais tutoyée. Madame Madame. Il y a, sur ses lèvres desséchées, ce pli si tendre. Il y a, dans sa pupille vide, cela qui parle d'amour. Jusqu'au bout. Sans parler. Cela. J'écris ce livre pour savoir ce que cela veut dire. Le livre de ma grand-mère imaginaire. Mon aïeule inventée. Fabuleuse.

Je sais que je ne la reverrai jamais. C'est un jour de juin 1994. Un jour chaud ; peut-être un jour de juillet. Je n'ai pas encore la manie des carnets. Ma vie notée, heure par heure. Je n'arrive pas à rentrer chez moi. Ma femme, ma fille. Je n'arrive pas à faire un pas. Entre Marais & Bastille. C'est empêché. Dedans, dehors.

C'est venu comme ça. De nulle part.  
C'est venu. Comme en avant de moi.  
J'ai chanté. Pour Madame G.

J'ai fredonné cette mélodie.  
Ce morceau d'Aldo Romano.  
Cette ritournelle de Nougaro.

C'est brusquement sorti de moi. *Il Camino*, le thème du batteur.

Ça m'a traversé le corps. *Rimes*, les mots du chanteur.

Je me suis soudain entendu chanter *Rimes*. À l'oreille de Madame G.

Rimes du deuil, proses du manque.

C'est si simple. De mentir, de partir.

J'ai dit que je reviendrai. Sale porc.

# Un type seul, en terrasse



*Nevers, 20 août 1998*

Maman décroche de son armoire à linge mes photos. Ma gueule de premier de la classe. De la maternelle à Normale. Un cahier qu'elle croit, aujourd'hui, venu le temps de m'offrir. Un album préparé de longue main. C'est un musée du fils en singe savant. En éternel écolier. C'est comme ça qu'elle me voit. Ses yeux aux cheveux blancs ; mes lunettes de grosse tête. C'est la chambre à coucher de ma mère. Sa chambre à remonter le temps. « Dans l'armoire à linge, tout en bas, à gauche, Yves, regarde... Ce classeur rouge... Regarde, je te dis... Tous les documents... Pour quand je ne serai plus... Cérémonie ; dernières volontés... Pour mon enterrement je veux être incinérée... Tu m'entends... Un petit tas de cendres... Tu m'entends bien... Et pas de bondieuseries... Surtout pas... » Maman ne veut pas de bla-bla. Son cinéma muet. Maman aimait Raimu. Ses gestes d'ogre tragique. Michel Simon, sa gueule de guenon. Je ne ferai jamais le film de notre amour en noir & blanc. Le film de notre amour tabou. Je n'écrirai jamais de *Lettre à ma mère*. Never. C'est toujours le temps du *never*

*more.* À Nevers. Je resterai, jusqu'à la fin, le pantin de ma mère. Sa marionnette. Je suis son chef-d'œuvre. À quoi bon. J'avais promis à Maman de la venger. De quoi, déjà. Il y avait, sur une plaque bleue, le nom d'Albert Camus. Dans notre école, à la Grande Pâture. On ne disait pas ce mot-là. Mais « groupe scolaire ». Maman y travaillait. Moi aussi. Les vocations commencent tôt. Le fils de l'institutrice. Le prix Nobel ne serait qu'un bon point supplémentaire. Le prix Nobel de Littérature. Camus l'avait décroché avant moi. Chacun son tour. C'était comme au manège. Au parc Roger-Salengro, certains jours de fête. À défaut j'aurai le Goncourt. Comme Romain Gary ; comme Jacques Borel ; comme Jean-Louis Bory. Ce dernier se disputait avec Georges Charensol. Le dimanche soir au *Masque et la Plume*. Ça se passait dans le poste. Par voix interposées. Nous dînions avant l'émission. Chacun sa messe. Notre vie était ainsi tapissée de rituels. Ratissée de mélancolie. J'attendais que le téléphone sonne. Madame G. au bout du fil. Elle nous invitait, Maman & moi. Dimanche prochain, à La Charité. L'autre vie commençait. La vie enfin découverte et éclaircie.

*Nevers, 21 août 1998*

23 h 30. J'écoute Reggiani. En buvant un verre de vieux Cognac. Cette bouteille, presque vide, est le dernier cadeau de Madame G. Pour son faux petit-fils. Je bois cette eau-de-vie à contretemps. À contremort. J'écoute les paroles de Dabadie. La musique de Jacques Datin. J'écoute *Les Mensonges d'un père à son fils*. Mélodie mélo. « L'amour c'est tous les jours / Qu'on le rencontre dans la vie / Et rien ne passe et rien ne casse / Redonne-moi de l'eau-de-vie / À peine à peine voilà merci. » Au bâtard que j'étais les chansons de Dabadie parlaient de son géniteur en goguette. Cavaleur toujours en fuite. J'imaginai que cet inconnu reviendrait, un soir, en serinant *L'Italien. La Chanson de Paul*. Mon Absent avait le même prénom que le type joué par Reggiani dans le film de Sautet. *Vincent, François, Paul et les autres*. Je connaissais ce truc par cœur. Les répliques, les mimiques. Je m'entraînais à devenir Yves Montand. Sa façon de s'effondrer, dans un café, pendant la scène de l'infarctus. La main sur le cœur. Montand, c'était Vincent. Mon préféré. Reggiani jouait Paul. Un écrivain qui

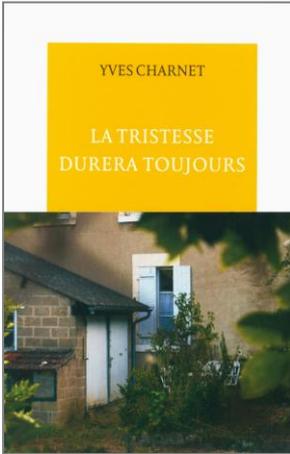
noyait son ratage dans l'alcool. Un type liquidé. C'est chez Madame G. que j'ai appris à boire. Dans la maison de La Charité-sur-Loire. Il fallait descendre à la cave. Dans le noir. J'aimais toucher le cul des bouteilles. Ma main sur les grands crus ; poussiéreuses étiquettes. La poussière du passé devenait palpable. La palpitante poussière du temps ; l'odeur des murs moisissés ; la douceur humide de l'obscur. J'aimais tout dans cette maison. La cave, le grenier, la buanderie. Je ne pénétrais jamais sans pleurer dans la petite véranda donnant sur la cour, le jardin. La transparence grise des grands carreaux cernés de fer comme les vitraux d'une autre église. J'aurais voulu rester là. Ne plus bouger. J'aurais voulu devenir le verre de cette petite véranda. Le verre fêlé, par endroits. Ça n'est pas plus grand que ça. Le paradis.

## *Mots de passe*

*TGV entre Paris & Toulouse. Je reviens d'un dernier séjour sur le motif. Dernière vue, hier, sur la petite ville, depuis l'île. J'ai fini de corriger ce livre sur un banc, devant la Loire. Ciel bleu, nuages blancs ; un peu de verdure. Comme les précédentes, ces retrouvailles avec mes souvenirs nivernais étaient à l'initiative de Gaëtan Gorce. Sénateur-maire de La Charité-sur-Loire. Luc Jolivel, chef du Patrimoine, en était l'exact organisateur. Une certaine idée de la politique culturelle. Je veux commencer par écrire leurs deux noms. Dans ces mots de passe. Sans Gaëtan & Luc ce livre n'aurait pas vu le jour. Pas à ce moment, pas sous cette forme. D'autres proches m'ont donné de leur temps & de leur attention en m'accompagnant sur les chemins perdus de l'écriture. Damienne Bajon, Olivier Carrérot, Michel Collot, Xavier Daverat, Jean Delabroy, Antoine Emaz, Thanh-Tâm Lê, Philippe Met, Jean-Claude Pinson, Laurent Roth, Valérie Rouzeau & Jean-Jacques Salgon. Chacun(e) sait, dans cette garde du cœur, ma gratitude. Et mon affection.*

YC.

1<sup>er</sup> octobre 2012.



# La tristesse durera toujours Yves Charnet

Cette édition électronique du livre  
*La tristesse durera toujours* d'Yves Charnet  
a été réalisée le 15 mars 2013  
par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782710370031 - Numéro d'édition : 248646).

Code Sodis : N543790 - ISBN : 9782710370055  
Numéro d'édition : 248648.